

918
VERMEIREN (*Louise-Albertine*), Auxiliaire médicale principale (St-Josse-ten-Noode, 17.2.1873 — Léopoldville, 1.11.1938).

Pour tous ceux qui se pencheront sur sa simple vie, Louise Vermeiren restera un modèle de l'infirmière par vocation, qui ne se contente pas de soigner les corps, mais dont chaque geste prend une portée sociale parce qu'elle aime vraiment son métier et les hommes. Aussi parce qu'elle sait user sur eux, et pour leur plus grand bien, de l'autorité que lui confèrent ses devoirs professionnels.

Ces devoirs, elle les remplit à fond, avec une scrupuleuse précision et une rare compétence. Ceci lui vaut de se spécialiser dès 1916 et jusqu'en 1919 à l'ambulance du Palais Royal dans le soin des gazés de guerre, de ceux que la terrible ypérite a touchés. Elle tire de chaque cas un enrichissement d'expérience, qui lui permettra de mieux soigner ceux qui demain se présenteront. En 1920, quand elle part pour la colonie, elle laisse un vide profond dans le service où elle s'était rendue indispensable.

A Léopoldville, elle est attachée à l'hôpital des Noirs où elle restera durant six ans. C'est une charge écrasante qu'elle porte avec une tranquille assurance, prodigant son dévouement du matin au soir, qu'elle se trouve à la salle d'opération, ou bien au chevet des malades, voire des infectieux. Jamais elle ne connaît un moment de répit dans cette asile de la misère qui compte plus de trois cents lits, presque toujours tous occupés.

Lors de son troisième terme, Louise Vermeiren se voit chargée du service médical du camp militaire de Léopoldville. Elle est également assistante au Laboratoire et donne en plus des cours à l'École des infirmiers. Que n'attend-on pas de cette femme énergique et sûre, infatigable, et douée d'un admirable sens de l'organisation ?

C'est à ce même poste qu'elle achèvera sa carrière, y développant sans cesse son action, toujours plus appréciée de ses chefs, obéie et respectée par tous ceux vers qui elle va avec l'inépuisable générosité de son cœur. Les indigènes sont ses enfants choyés. Pour eux elle crée les œuvres de consultations diverses, pré- et postnatales notamment. Ses ressources personnelles mêmes leur étaient consacrées et dès qu'elle trouvait un moment de loisir, c'était pour coudre les vêtements qui habilleraient les petits de ses soldats.

En 1937, Louise Vermeiren a 64 ans quand elle repart pour la sixième fois pour le Congo. Elle est aussi pleine de projets que de courage et de santé. Les années semblent avoir glissé sur elle.

Mais voici venu le terme de cette débordante activité : en février 1938, la vaillante femme est terrassée par un mal dont elle connaît la marche implacable. Elle s'accorde à peine un instant de répit, juste ce qu'il faut pour retrouver une apparente santé, puis elle se remet à l'ouvrage.

Elle travaillera ainsi, avec une ardeur à peine fléchissante, jusqu'à ce que la douleur ait raison de son énergie. Un mois seulement avant sa mort, elle devra accepter de se sentir vaincue et d'être soignée, elle qui tant soigna. Mais elle continuera à s'intéresser de loin à son service, trouvant une douceur à savoir que rien ne semblait pâtir de sa défaite à elle.

Enfin vint l'heure du repos pour cette femme dont le Docteur van Hoof, médecin chef, dira devant sa tombe qu'elle « força le respect par la sainteté de sa vie » et encore qu'elle « rehausse l'honneur du corps médical de la colonie ».

Même si l'on refuse de se laisser abuser par le lyrisme habituel en de telles circonstances, on saisit cependant dans le discours prononcé là par quelqu'un qui la jugea à l'œuvre, l'admiration sincère qu'inspire un beau caractère. Les gestes des humbles en ce triste jour des obsèques disent assez du reste ce que la défunte avait été pour eux. Tous pleuraient, avec de

vraies larmes, celle qu'ils appelaient « Mama Lokala » et qui pour la première fois, ne s'émouvait pas devant leur souffrance.

Louise Vermeiren possédait une admirable voix et aimait confier à ses intimes que feu la Comtesse de Flandre l'avait maintes fois fait appeler au Palais de la rue de la Régence pour l'entendre.

Artiste dans l'âme, elle se dégageait des misères quotidiennes qu'elle cotoyait de l'aube au coucher du soleil, en s'installant, le soir, à son piano — son seul luxe d'Afrique — pour chanter ses classiques favoris.

Red Cross anglaise. Chevalier de l'Ordre de la Couronne. Chevalier de l'Ordre royal du Lion. Médaille de la Reine Élisabeth. Étoile de service en or à deux raies. Croix civique de 2^e classe 1914-18. Médaille Commémorative 1914/18. Médaille de la Victoire, etc...

Tribune congolaise, 15 novembre 1938, p. 2
ib., 15 décembre 1938, p. 2. — *Bulletin de l'Union des femmes coloniales*, décembre 1938, pp. 2-5.

27 juin 1952.
M.-L. Coméliau.